



HAL
open science

Portrait de Bruno Latour en jeune chercheur. Notes sur les rapports entre les sociologies de Pierre Bourdieu et de Bruno Latour.

Michel Villette

► To cite this version:

Michel Villette. Portrait de Bruno Latour en jeune chercheur. Notes sur les rapports entre les sociologies de Pierre Bourdieu et de Bruno Latour.. Le Libellio d'AEGIS, 2023, 19 (1), pp.37-42. halshs-04130303

HAL Id: halshs-04130303

<https://shs.hal.science/halshs-04130303v1>

Submitted on 15 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Portrait de Bruno Latour en jeune chercheur.

Notes sur les rapports entre la sociologie de Pierre Bourdieu et celle de Bruno Latour

Par Michel villette.

Selon Google Scholar, Bruno Latour a été cité 282 870 fois dans des publications académiques ce qui fait de lui, sans contestation possible, le sociologue français le plus influent de sa génération. On se demande d'ailleurs bien pourquoi il n'a pas fini au Collège de France comme Pierre Bourdieu, ce qui aurait réuni en un même lieu une belle brochette de virtuoses controversés des discours sur le monde social.

Mais tenons-nous en ici au début de l'histoire.

Lorsqu'un penseur de grande notoriété décède, on a tendance à ne retenir que la forme finale de sa pensée, celle qui a été la plus médiatisée et qui fut formulée au stade de la carrière où il disposait d'une autorité suffisante pour s'autoriser les prises de position les plus spectaculaires, les remontées en généralité les plus audacieuses et les considérations philosophiques les plus transcendantes, au risque de planer un peu trop au-dessus du sol des expériences contingentes de l'humanité ordinaire.

Revenons donc quarante-cinq ans en arrière, pour évoquer le souvenir d'un ami, le jeune doctorant Bruno Latour, que j'ai côtoyé au cours de notre séjour de recherche commun à l'Université de San Diego en 1977.

A cette date, l'enquête de Bruno Latour dans le laboratoire de biologie dirigé par Roger Guillemin au Salk Institut était en cours. Il y passait ses journées à tenir son journal d'ethnographe. Son livre *Laboratory Life, the Construction of Scientific Facts* était encore en chantier, et ce qui deviendrait la méthode d'enquête Latourienne était en gestation et ne devait prendre une forme systématique qu'en 1984, avec la publication d'un étonnant traité, rédigé à la manière de *l'Ethique* de Spinoza et qui a pour titre « Irréduction ».

Sur le campus de San Diego, nous étions trois étudiants étrangers à prolonger tard dans la soirée des discussions sur les manières d'étudier le monde social. Karine Knor Cettina illustre la tradition philosophique allemande et son goût immodéré pour les concepts abstraits et les grandes perspectives historiques sur l'évolution de la science. Bruno Latour et moi au contraire, étions collés à l'étude empirique, au terrain d'enquête, attachés à la tradition ethnographique, et séduits par les perspectives radicales que nous offrait la tradition californienne de l'éthnométhodologie, illustrée sur le campus de San Diego par Aaron Cicourel dont nous suivions les séminaires.

Cependant, Bruno et moi ne cessions de nous chamailler, car j'étais un post-doctorant de Pierre Bourdieu et Bruno Latour était à la fois séduit par la force du système d'explication bourdieusien et désireux de s'en affranchir radicalement.

La querelle entre nous sur la manière de faire de l'ethnographie était une maquette de ce qui allait se passer par la suite. En bon élève, je persistais à dire que pour analyser une situation observée ethnographiquement, il fallait faire intervenir « le contexte », c'est-à-dire mobiliser des connaissances sur la structure sociale dans laquelle cette situation se développe. En d'autres termes, en bon post-durkheimien, je croyais que des éléments de théorie sociologique appuyés de données statistiques devaient être injectés dans le processus explicatif des microphénomènes observés ethnographiquement. Cela me paraissait relever de la « méthode sociologique » la plus élémentaire et la plus incontournable.

C'est précisément à cet impensé, à cette évidence première que s'en prenait Bruno Latour. Pour étudier un quelconque phénomène social, il voulait – par décision de méthode –, faire table rase du passé et du contexte (de l'histoire et de la structure), et suivre pas-à-pas le parcours des acteurs, en éliminant autant que possible de l'explication toute connaissance *a priori* qui ne serait pas directement déduite de l'activité des personnes observées. Ainsi, pour savoir qui allait perdre et qui allait gagner, il était inutile de définir *a priori* qui était bourgeois et qui était prolétaire, qui était richement doté en ressources et qui ne l'était pas, qui disposait d'un vaste réseau de relations et qui en manquait : ces facteurs explicatifs ne deviendraient pertinents comme explication que s'ils se manifestaient dans le cours d'action, et si et seulement si, le chercheur pouvait documenter exactement le rôle qu'ils avaient joué dans l'obtention du résultat. Bref, selon Latour, le chercheur ne devait pas dire à l'avance ce qui serait important ou décisif dans la réussite ou l'échec d'une quelconque entreprise humaine. Il devait observer le processus et hiérarchiser les facteurs uniquement en fonction du rôle que ceux-ci avaient joué ici et maintenant, et dans le cas d'espèce. Ainsi pouvait-on avoir des surprises et obtenir des résultats de recherche inattendus.

Par cette décision de méthode, Bruno Latour se donnait la possibilité d'expliquer le succès de David contre Goliath, le renversement de dogmes

scientifiques établis par d'audacieux chercheurs, ou encore l'émergence d'innovations techniques improbables face à de puissants lobbies, mais aussi, et de la même façon, le parcours des perdants.

Ce refus radical du sociologisme d'inspiration Durkheimienne et des règles de la méthode sociologique, sont certainement à l'origine de l'ostracisme dont Bruno Latour a été victime de la part de l'*establishment* sociologique français pendant une grande partie de sa carrière. Non seulement il n'est pas devenu professeur de sociologie au collège de France (sans doute parce qu'il ne ressemblait pas à un véritable sociologue, puisque ne tenant pas de discours d'autorité sur ce qu'est la société). Il n'est pas devenu non plus directeur de recherche à l'École des Hautes études en sciences sociales et a dû se réfugier à l'École des Mines de Paris, puis à Science Po.

Il est intéressant de signaler parallèlement qu'Aaron Cicourel – pourtant l'un des fondateurs de l'ethnométhodologie – n'a jamais obtenu de poste dans un département de sociologie américain et qu'il a dû développer son enseignement et sa recherche au département de médecine de l'Université de San Diego. Pour ma part, je n'ai jamais eu de poste non plus dans un département de sociologie. Professeur à AgroParisTech, j'étais souvent plus proche des chercheurs en gestion et des ingénieurs que des sociologues académiques.

A quoi bon établir un savoir sur la société « en général » si la règle de méthode première est de mettre en suspens toute connaissance préalable sur l'état du monde social lorsqu'on veut comprendre comme se développe un processus social particulier?

Pour Bruno Latour, comme pour les ethno-méthodologues, ce n'est pas le chercheur lui-même qui doit produire, véhiculer et utiliser des connaissances sur le monde social, mais les acteurs qui, pour faire des choix et pour agir, sont mis en demeure de faire des hypothèses sur l'état du monde social sur lequel ils tentent d'avoir prise. Ils s'équipent des connaissances produites par les administrations, les statisticiens, les démographes, les géographes, la police, les comptables, les économistes, les sociologues ou les prêtres et plus généralement, par tous les prescripteurs et producteurs de « vérités » sur le monde social. La croyance plus ou moins certaine des acteurs dans les « vérités » qui ont retenu leur attention va déterminer le cours de leurs actions. C'est précisément cette mise à l'épreuve qui dira s'ils ont eu raison de mettre leur confiance dans telle ou telle des « vérités » en compétition.

Au fond, pour Bruno Latour, la force du véritable chercheur en sciences sociales n'est pas de savoir comment marche la société mais, au contraire, de n'avoir aucun préjugé sur ce qui va marcher ou non et donc, d'accompagner pas-à-pas les acteurs dans leurs expérimentations, pour apprendre avec eux ce qui est possible, sans s'enfermer dans une explication fataliste.

Pierre Bourdieu proposait de libérer le peuple en l'éclairant des lumières critiques de la science sociologique, une science qui devait dire le vrai

« scientifiquement » sur l'état du monde social à des gens qui n'en avait pas conscience, afin de leur permettre d'échapper à l'aliénation et de retrouver des marges de liberté dans leurs actions.

Bruno Latour se riait de cette conception Gramscienne des sciences sociales. Pour lui, libérer les gens consistait à les encourager à explorer le monde selon une démarche expérimentale pragmatique, sans préjuger de qui est fort et qui est faible, sans aucune certitude sur qui va gagner et qui va perdre, en aménageant des parcours exploratoires pour trouver ce qui résiste et ce qui marche. Il proposait aussi de ne pas dire *a priori* et de façon définitive qui sont les alliés et qui sont les adversaires : les alliés, il faut les convaincre ; les adversaires ils faut les neutraliser (ou les transformer en alliés). Rien n'est joué d'avance.

Tout cela était non seulement très nouveau, mais aussi difficile à admettre pour moi, parce que le point de départ et le ressort caché de nos vocations de chercheurs étaient très différents.

Bruno Latour voulait expliquer comment des chercheurs parviennent à établir et à promouvoir une vérité scientifique inédite (et, plus tard, une technologie nouvelle). Il s'identifiait aux héros de l'innovation dont il suivait les parcours, car il se voyait lui aussi en novateur subvertissant l'approche traditionnelle de la recherche en sciences sociales.

Ma passion sociologique venait des traumatismes que j'avais subis au cours de mes premières expériences professionnelles en entreprise. Mon point de départ était l'incompatibilité entre mes études de philosophie et mes débuts dans le marketing et la publicité; un choc douloureux entre philosophie et sophistique dont j'avais trouvé l'archetype dans *Le Sophiste* de Platon. Mon projet intellectuel était de réaliser des enquêtes ethnographiques dans des grandes entreprises et des cabinets de conseil en management. Mon but était de montrer de l'intérieur, sur la base d'une documentation ethnographique précise, comment le monde des affaires imprime sa marque sur la vie des gens. Je voulais faire connaître à un large public la manière dont les entreprises établissent leur emprise sur le monde social. Pour mener à bien cette urgente critique, il me fallait échapper à la doxa managériale et, pour cela, m'appuyer sur un savant comme Bourdieu qui, comme Socrate, permettait de penser l'écart entre les sophismes managériaux obscurs de la caverne du capitalisme et les vérités éternelles de la sociologie.

Pouvait-on combiner la posture de recherche de Pierre Bourdieu avec celle de Bruno Latour ?

De 1983 à 1985, alors que Bruno Latour publiait *Les Microbes Guerre et Paix suivi de Irréduction* et que j'étais en train d'écrire *l'Homme qui Croyait au Management*, nous partagions le même bureau au CESTA, un organisme de recherche disparu depuis, et établi dans l'ancienne école polytechnique, sur le site de la montagne Sainte Geneviève.

Nous avons encore beaucoup discuté. J'ai lu le manuscrit d'*Irréduction* et j'ai manifesté un certain enthousiasme pour ce texte, mais je me souviens que Bruno Latour était anxieux au moment de le publier. D'éminentes autorités académiques lui avaient dit que s'il publiait ce texte, sa carrière universitaire était finie.

Pour comprendre cette menace en forme d'oukase et ses effets, il faut relire attentivement les premiers axiomes du traité (page 177 de l'édition originale) :

« 1.1.1. *Aucune chose n'est par elle-même réductible ou irréductible à aucune autre.*

1.1.2. *(Il n'y a que) des épreuves (de force ou de faiblesses). Ou plus simplement encore : des épreuves. Tel est le point de départ, un verbe, éprouver.*

1.1.3. *C'est parce qu'une chose n'est pas, par elle-même, réductible ou irréductible à aucune autre, qu'il n'y a que des épreuves (de forces). En effet, ce qui n'est jamais ni réductible, ni irréductible, il faut bien l'éprouver, le rapporter, le mesurer constamment. »*

Ce début laborieux n'est pas très clair. Lorsqu'on connaît le talent littéraire de Bruno Latour, on se demande bien pourquoi il n'a pas dit tout simplement ce qu'il voulait dire : « Rien n'est réductible à rien, sauf par un coup de force (ou un tour de force) ». On devine que cette formule proprement scandaleuse n'était guère audible dans des communautés scientifiques qui n'entendent produire que des énoncés purs, blanchis et lavés par une méthodologie irréprochable de toutes corruptions économiques, politiques et administratives.

La formulation de l'énoncé 1.1.3. me paraît particulièrement révélatrice : (de forces) a été placé entre parenthèses, comme s'il s'agissait d'un détail, alors que c'était évidemment le mot essentiel.

Oserais-je dire qu'à la lecture de ce traité, je suis devenu un peu plus Latourien que Bourdieusien, même si j'ai toujours louvoyé entre ces deux pôles d'attraction inconciliables ?

En tous les cas, c'est dans ce même bureau que nous partagions et où s'écrivaient les numéros de la revue *PANDORE*, que Bruno Latour a préparé avec Michel Callon le Sommaire du N°10 de la Revue *Culture Technique* (une revue aujourd'hui disparue), dans laquelle il traduisait un florilège de travaux d'historiens de l'industrie et des techniques initialement publiés dans la revue américaine *Technology and Culture*. Ce numéro spécial était le prélude à tous les travaux Latouriens sur l'innovation, des travaux dont la méthodologie a été parfaitement résumée dans un article publié par la revue *Gérer et Comprendre* en 1988 par Madeleine Akrich, Michel Callon et Bruno Latour sous le titre : « À quoi tient le succès des innovations ? », un article qui n'est rien d'autre que le commentaire de l'article de Reese V. Jenkins (1975) *Technology and the*

market : *George Eastman and the origins of mass amateur photography*, dont la traduction avait paru dans le numéro 10 de *Culture Technique*.

Que conclure sur les relations entre les approches Bourdieusiennes et Latouriennes du monde social ?

Il me semble que, selon la question de recherche que l'on se pose, on peut aujourd'hui choisir librement entre ces deux modes d'explication pourtant philosophiquement incompatibles. Lorsqu'on est à la recherche de déterminismes massifs, statistiquement observables, on reste plus ou moins Bourdieusien. Lorsqu'on est à la recherche d'acteurs qui jouent sur des probabilités faibles, et qu'on étudie ces entreprises improbables qui défient les croyances en la fatalité et remettent en cause nos idées stables sur le poids des structures, on devient presque inévitablement Latourien.

Même si certains travaux de Pierre Bourdieu s'attachent à rendre compte de parcours individuels improbables, comme celui de Gustave Flaubert, lorsqu'il écrit le livre *Les Règles de l'art. Génèse et structure du champ littéraire*, on voit bien à la simple lecture du titre, que le structuralisme va l'emporter sur le subjectivisme, même si l'ouvrage montre bien le travail spécifique que l'artiste doit accomplir à la fois contre ses déterminations et grâce à elles, pour se produire comme créateur, c'est-à-dire comme sujet de sa propre création.

Finalement, on peut mettre en évidence des structures, puis trouver des exemples de parcours qui font mentir ces structures. On peut aussi suivre des parcours individuels pour en déduire le poids (ou la fragilité) des structures.

Dire qu'au niveau mondial, c'est le passeport qui fournit la meilleure explication des inégalités sociales¹, ce sera encore et toujours faire du Bourdieusisme, ou plus généralement du Durkheimisme ou, si l'on veut, du sociologisme. Montrer comment un jeune originaire des quartiers les plus pauvres de Tunis a émigré à Paris et y a fait fortune en délavant des Jeans, puis en les criblant de trous d'usure avant de les vendre, ce sera toujours plus ou moins faire du Latourisme. Inutile de clore cette stimulante controverse.

Références

Cicourel Aaron (1974) *Cognitive sociology: language and meaning in social interaction*, New York, Free Press.

Akrich Madeleine, Callon Michel & Latour Bruno (1988) "À quoi tient le succès des innovations ? 1 : L'art de l'intéressement; 2 : Le choix des porte-parole", *Gérer et Comprendre*, n° 11, pp. 4-17 & n° 12, pp. 14-29. Halshs-00081741.

Bourdieu Pierre (1992) *Les règles de l'art, genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Le Seuil.

Callon Michel & Latour Bruno [eds] (1983) Numéro spécial USA de *Culture technique* (N°10). Neuilly-sur-Seine : publication du C.R.C.T.

¹ Shachar Ayelet (2009) *The birthright lottery*, Cambridge (MA)Harvard University Press

Jenkins Reese V. (1975) *Technology and the market : George Eastman and the origins of mass amateur photography*. Trad. Fran. : George Eastman et les débuts de la photographie populaire. *Culture Technique*, n° 10, juin 1983. p. 75-87.

Knorr Cetina Karin (1981) *The Manufacture of Knowledge. An Essay on the Constructivist and contextual Nature of Science*, Oxford, Pergamon Press.

Latour Bruno & Woolgar Steve (1978) *Laboratory Life, the Construction of Scientific Facts*, Thousand Oaks, Sage Publication [trad. franç. *La vie de Laboratoire*, Paris, La découverte, 1988].

Latour Bruno (1984) *Les Microbes, Guerre et Paix, suivi de Irréductions*, Paris, Éditions A.M. Métailié.

Platon *Le Sophiste*. (<https://beq.ebooksgratuits.com/Philosophie/Platon-sophiste.pdf>).

Villette Michel (1988) *L'homme qui croyait au Management*, Paris, Le Seuil. (http://classiques.uqac.ca/contemporains/villette_michel/homme_qui_croyait_management/management.html).